

Guillaume Chevallier

L'ÉVANGILE TEL QU'IL M'A ÉTÉ RÉVELE DE MARIA VALTORTA  
ÉVALUATION DE TROIS ÉLÉMENTS DE DOCTRINE

*Si nous-mêmes, ou si un ange du ciel vous annonçait  
un Évangile différent de celui que nous vous avons annoncé...*  
Galates 1, 8

INTRODUCTION

Nous avons déjà analysé dans un autre article<sup>1</sup> les témoignages internes à l'œuvre de Maria Valtorta, *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, au sujet de sa propre inspiration, qui mettent en évidence la prétention de ces écrits à bénéficier d'un degré d'inspiration tel qu'il présente une interprétation quasi-magistérielle des textes canoniques, qui ne correspond pas au statut des révélations privées. Les Écritures saintes, discernées par l'autorité apostolique, furent précocement érigées en canon par l'Église dans le contexte d'une profusion d'hérésies chrétiennes, en particulier gnostiques. Il s'agissait, hier comme aujourd'hui, de déterminer quels textes serviraient de règle à la foi : à eux de mesurer et non d'être mesurés. Dans *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, l'attestation explicite et répétée de l'origine divine du texte par « Jésus » – sur un ton autoritaire – ou par Maria Valtorta – sur un ton victimaire – empêchent toute interprétation allégorique ou atténuante : le lecteur est contraint de se prononcer.

Il nous faut poursuivre l'investigation pour répondre à un point régulièrement soulevé dans la défense de Maria Valtorta. Aucune erreur doctrinale, dit-on, n'y aurait été relevée. Ce n'est pas ce que l'auteur de l'article de *l'Osservatore Romano* du 6 janvier 1960<sup>2</sup> avançait lorsqu'il donnait les raisons de la mise à l'Index de l'ensemble de l'Œuvre en parlant de certaines formules qui « ne brillent pas par leur orthodoxie ». Les exemples qu'il fournit ne semblent pas suffisants cependant, et

1 GUILLAUME CHEVALLIER, « L'inspiration chez Maria Valtorta. Discerner l'origine de *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé* », *Charitas* 14 (2021), 73-94.

2 « Una vita di Gesù mala romanata », *Osservatore Romano*, 6 janvier 1960.

en tous cas moins décisifs qu'un grand nombre d'autres. Cet article en présentera quelques-uns parmi les plus importants après les falsifications fondamentales qui ont déjà été abordées dans l'article précédent et dont la véracité de tout le reste dépend.

« La foi chrétienne ne peut pas accepter des 'révélations' qui prétendent dépasser ou corriger la Révélation dont le Christ est l'achèvement », affirme le *Catéchisme de l'Église Catholique*<sup>1</sup>. C'est pourtant le cas de plusieurs prises de position du texte de Valtorta. Présentées comme des opinions théologiques, elles pourraient donner lieu à un questionnement qui ne serait peut-être pas sans intérêt; données comme la vérité plus profonde que celle des évangiles, elles sont au moins suspectes et doivent être soumises à un sérieux examen.

À titre d'introduction, considérons un passage où « Jésus » explique de quelle manière le lecteur doit recevoir la doctrine contenue dans l'Œuvre. C'est une dictée de « Jésus » introduite après qu'il a parlé de « l'arbre métaphorique » de la Genèse. Il semble qu'il y a eu des objections parmi les lecteurs. « Jésus » déclare décider de parler désormais d'arbre « symbolique » pour éviter les critiques et en profite pour donner une leçon aux raisonneurs. On remarquera dans ce passage aux accents fidéistes le mépris pour le travail de la raison, pour la culture; l'absence de mention de la culture de l'Église, appelée tradition, seule gardienne légitime de la pureté de la doctrine; l'invitation finale qui tourne en malédiction contre quiconque ne souscrirait pas aux explications nouvelles que contiennent l'Œuvre.

Jésus dit: « La parole de ma Mère<sup>2</sup> devrait dissiper toute hésitation même dans la pensée de ceux qui s'embrouillent le plus dans les formules.

Et il y en a tant! Ils veulent raisonner en matière de choses divines avec leurs mesures humaines et prétendraient que Dieu même dût raisonner ainsi. Mais il est si beau au contraire de penser que Dieu raisonne d'une manière qui est souverainement et infiniment au-dessus de l'homme. Et il serait tellement beau et à propos de raisonner non pas selon les vues humaines mais selon l'esprit et de suivre Dieu. Ne pas rester ancrés là où votre pensée humaine s'est accrochée. Là aussi c'est de l'orgueil parce que

1 Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 67.

2 « Marie », dans le texte, vient de s'exprimer sur le péché originel.

c'est supposer la perfection dans l'esprit humain. Au contraire, en fait de perfection, il n'y a que la pensée divine. Elle peut, si elle le veut, et croit utile de le faire, descendre et devenir parole dans la pensée et sur les lèvres d'une de ses créatures méprisée par le monde parce qu'aux yeux du monde elle est ignorante, mesquine, bornée, enfantine.

La Sagesse aime à désorienter l'orgueil de l'esprit, à ceux qui sont rejetés par le monde, qui n'ont pas d'idées personnelles et encore moins une doctrine acquise par la culture, mais ils sont tous pleins d'amour et de pureté, grands par leur volonté de servir Dieu en le faisant connaître et aimer, après avoir mérité de la connaître, en l'aimant de toutes leurs forces. (...)

Que doivent alors faire les hommes? S'incliner comme le publicain et dire: « Seigneur, j'étais trop pécheur pour mériter de te connaître. Sois béni pour ta bonté qui me console par l'intermédiaire de ces créatures, me donne un appui céleste, un guide, un enseignement, une espérance de salut ». Et ne pas dire: « Mais non! Ce sont des préjugés, des hérésies! Ce n'est pas possible! » (...) Courbez le front et adorez. Le temps arrive de la grande moisson et tout doit être révélé avant que l'homme cesse d'exister, tout. (...) Si moi je vous instruis sur un point jusqu'à présent inexpliqué, accueillez ce don et tirez-en le fruit et non la condamnation. » (I, 26,109-110)<sup>1</sup>

C'est précisément le contraire que nous allons faire ici, en pensant que le Dieu Verbe et Lumière, à l'image de qui l'homme a été créé, l'autorise à user de sa raison en s'appuyant sur la culture apostolique de l'Église pour évaluer les expressions de sa doctrine. Nous étudierons tour à tour l'affirmation de la préexistence de la Vierge Marie, celle de l'incarnation de Satan en Judas et pour terminer la manière d'exprimer et de concevoir l'incarnation du Verbe.

## I. LA PRÉEXISTENCE DE MARIE

Le personnage de la Vierge Marie occupe une place considérable dans *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*. Un climat de légende entoure les récits

1 Les références à « l'Œuvre » dans cet article sont tirées de MARIA VALTORTA, *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, trad. FÉLIX SAUVAGE, *Centro Editoriale Valtortiano*, 1985, rééd.1998. Elles sont notées ainsi: X (numéro du volume), 38 (numéro du paragraphe), 299 (page).

de sa conception, de sa naissance et de son enfance que rapportent le volume I. Pour ne citer qu'un exemple, au moment de la naissance de Marie éclate un violent orage, « et sur le devant de la maison, dans le sol du jardin, il en reste en souvenir un trou noir et fumant » (I, 7, 32). Ce que Jésus commente ainsi dans une dictée ultérieure: « Siffle, ô Satan, ta haine pendant qu'elle naît. » (I, 8, 41)

L'un des points les plus surprenants au sujet de la Vierge racontée par Maria Valtorta est son extrême précocité de langage<sup>1</sup>. Il ne s'agit pas seulement cependant d'une capacité verbale supérieure, mais également cognitive. Avant l'âge de trois ans, voulant laisser toute la place au Sauveur, avec une ferveur mystique manifeste, elle demande à son père: « Comment peut-il me sauver si je ne me perds? » (I, 11, 53) Joachim la rassure en lui enseignant alors qu'elle est « déjà rachetée » – lui expliquant alors un point difficile que la théologie catholique n'a élucidé que très tard<sup>2</sup>. Comprenant déjà le sens spirituel de la virginité consacrée, elle déclare au même âge à un jeune prétendant pour l'éconduire: « Mon corps est le temple de mon âme et le prêtre en est l'Esprit. On n'admet pas le peuple dans l'enceinte des prêtres. Je vous en prie. N'entrez pas dans l'enceinte de Dieu. » (III, 57, 329)

Ces formules ne tiennent pas seulement lieu d'embellissement naïf de l'histoire. D'autres événements manifestent que « Marie » possède une sorte de science infuse qui étonne ses parents. Ainsi ce dialogue entre Anne sa mère et l'enfant, où cette science perce, expliquée ensuite par « Jésus ».

« Ma joie! Comment sais-tu ces choses saintes? Qui te les a dites? Ton père? »

« Non. Je ne sais pas qui c'est. Il me semble de les avoir toujours sues. Mais peut-être c'est quelqu'un qui me les dit et que je ne vois pas. Peut-être un des anges que Dieu charge de parler aux hommes qui sont bons. » (I, 11, 51)

1 « Jésus », dans une dictée, sent le besoin de défendre ce point contre les critiques: « J'entends déjà les maîtres de la chicane: « Comment une enfant qui n'a pas encore trois ans peut-elle parler ainsi? C'est une exagération. (etc) » (I, 12, 54)

2 « La bienheureuse Vierge Marie a été, au premier instant de sa conception, par une grâce et une faveur singulière du Dieu Tout-Puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ Sauveur du genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel. » PIE IX, bulle *Ineffabilis Deus*, 8 décembre 1854, Denzinger (désormais abrégé en Dz), *Symboles et définitions de la foi catholique. Enchiridion symbolorum*, trad. PETER HÜNERMANN, Cerf, 38° éd., 2001, 2803.

Jésus dit: « Marie se rappelait Dieu. Elle rêvait Dieu. Elle croyait rêver. Elle ne faisait que revoir tout ce que son esprit avait vu dans la splendeur du Ciel de Dieu, à l'instant où elle avait été créée pour être unie à la chair conçue sur la terre. Elle partageait avec Dieu, bien que d'une manière très inférieure, comme la justice l'exigeait, une des propriétés de Dieu: celle de se souvenir, de voir et de prévoir par l'attribut d'une intelligence puissante et parfaite parce qu'elle n'était pas blessée par la faute. » (I, 17, 71)

Ce dernier passage surprend: la connaissance surhumaine de Marie ne lui vient pas seulement du charisme particulier de science que la fin du texte énonce, mais d'un charisme qui consiste en une *remémoration* de choses vues *au moment de sa création*, comme âme séparée, destinée à être « unie à une chair ». L'expression employée, typique d'une doctrine néo-platoniste refusée par l'Église, désigne bien une création antérieure à la conception biologique et non concomitante à elle, dans un état de connaissance supérieure<sup>1</sup>.

Cette mémoire d'une expérience antécédente à la vie consciente est confirmée par le passage suivant, qui ajoute une nouveauté: « l'esprit de Marie » pendant le temps de sa vie terrestre « était au ciel », comme un parallèle du Verbe subsistant auprès du Père et recevant de lui la vision béatifique<sup>2</sup>.

« Elle se souvenait, comme tous les saints<sup>3</sup>, de les avoir entendues lorsqu'elle avait été engendrée avec son esprit immortel par Dieu, Père Créateur de tout ce qui a la vie. Et si elle ne se rappelait pas tout de sa future mission, c'était pour cette raison qu'en toute perfection humaine Dieu laisse des lacunes, dues à une divine prudence qui est bonté pour sa créature en lui

1 Voir encore I, 18, 78, où Marie parle d'une expérience déjà vécue « hors de la vie présente ».

2 Cependant, le privilège que Valtorta accorde à Marie n'est pas concédé au Verbe fait chair, fréquemment « séparé » du Père, cf. infra.

3 Il semble que Valtorta professe la création de toute âme humaine avant son habitation d'une chair, celle de Marie n'en étant qu'un exemple éminent. Au sujet de toute âme, « Jésus » explique: « La vie dont je parle ne commence pas dans le sein maternel. Elle commence, quand, dans la Pensée de Dieu, naît, créée par lui, une âme faite pour habiter une chair. Elle prend fin quand le péché la tue. » (II, 85, 486) L'expression manifeste qu'on n'est pas sur le plan de la connaissance intemporelle de Dieu de son propre dessein, mais celui de la création dans le temps. Au sujet de la faculté de « lire dans le futur », qui ne serait pas seulement le privilège de Marie mais une faculté préternaturelle « de par le vouloir de Dieu », elle est « l'une des ressemblances » de l'homme avec celui à l'image de qui il est créé. « Ce sont des mystères qui sont trop élevés pour que vous puissiez les comprendre pleinement. » (I, 17, 71-72)

fournissant des occasions de mérites (...). L'esprit de Marie était au Ciel. Son état moral et sa chair sur la terre, et il lui fallait fouler aux pieds la terre et la chair pour rejoindre l'esprit et l'unir à l'Esprit dans un embrasement fécond. » (I, 17, 73)

L'ineffable projet divin qui destine, de toute éternité, le Fils à se faire homme dans le sein d'une Vierge connue de lui est une réalité de la foi catholique. En conclure cependant qu'il se traduise par une création de l'âme de Marie antérieure à sa conception et à la création même du monde relève de l'imagination.

Le projet divin qui a présidé à la conception de Marie est exprimé dans un discours de Dieu à Marie. On serait tenté de l'interpréter en bonne part comme une prosopopée s'il ne laissait pas l'étrange impression de dépasser l'expression poétique en faisant référence à un événement historique (ou pré-historique, ou méta-historique, comme on voudra).

Jésus dit: « Pour être chair, j'avais besoin d'une mère. Pour être Dieu, j'avais besoin d'un père qui fut Dieu. Voilà pourquoi Dieu créa l'Épouse et lui dit: « Viens avec moi. À mes côtés, vois tout ce que je fais pour notre Fils. Regarde et réjouis-toi, éternelle Vierge, Enfant éternelle, et que ton sourire emplisse le Ciel et donne aux anges la note initiale et qu'il enseigne au Paradis l'harmonie céleste. Je te regarde et je te vois telle que tu seras, ô Femme immaculée qui maintenant n'es qu'esprit: l'esprit en qui je me complais. » (I, 8, 39)

Suit un récit de la création du monde, mais réalisée ici en vue de Marie, sur son modèle. La Sagesse créatrice (Pr 8, 30) est habituellement interprétée par la Tradition comme une figure du Logos incréé, même s'il existe également une tradition, surtout liturgique, qui y lit une figure de Marie. Mais les expressions transposent sur Marie ici le rôle de prototype pour la création que l'on attribue ordinairement au Verbe<sup>1</sup>.

« Je te regarde et donne l'azur de ton regard à la mer et au firmament, la couleur de tes cheveux au grain saint, ta blancheur au lys et ton rose à la rose,

1 « Le Fils, Verbe et Image de Dieu, est en même temps la cause exemplaire que reflètent toutes choses dans leur forme et leur beauté, leur ordre et leur harmonie. (...) Par lui sont toutes choses: par lui parce qu'il est Fils. » (Léon XIII, Encyclique *Divinum illud munus*, 1897 (Dz 3326)

semblable à ton épiderme soyeux, les perles sont tes dents minuscules. Je fais les douces fraises en regardant ta bouche, je mets au gosier des rossignols les notes de ton chant et à la tourterelle ta plainte. En lisant tes futures pensées, en écoutant les battements de ton cœur, je possède le modèle et le guide de la création (...) Accours, vole, jubile, ô ma Belle, et l'univers, qui se crée d'heure en heure, prépare-le à m'aimer, Amoureuse, et qu'il devienne plus beau par ton sourire, Mère de mon Fils, Reine de mon Paradis, Amour de ton Dieu. » (I, 8, 39-40)<sup>1</sup>

On est toujours tenté de comprendre ces passages sur une ligne toute métaphorique. Mais il est finalement impossible de tenir cette ligne en lisant les textes suivants. Le premier est une affirmation de « Jésus » à l'auteur, le second un récit de « Jésus » aux Apôtres, le troisième une dictée de « Jésus ».

« Marie (Valtorta), petite voix (de Dieu)<sup>2</sup>, tu as vu la naissance du Fils de la Vierge et la naissance au Ciel de sa mère. » (I, 8,42)

« Avec un cri de joie, [l'archange] recueillit du Feu Divin l'étincelle immaculée qui était l'âme de l'Enfant Éternelle, et l'enfermant dans un cercle de flammes angéliques, celles de son amour spirituel, il la porta sur la terre dans une maison, dans un sein. Et à partir de ce moment, le monde posséda l'Adoratrice; et Dieu, à partir de ce moment, put regarder un point de la terre sans en éprouver de dégoût. » (II, 103, 619)

« C'était la Super-Ève, le chef-d'œuvre du Très-Haut, c'était la Pleine de grâce, c'était la mère du Verbe dans la pensée de Dieu. (...) Car il ne s'agit plus d'enfant et puis de femme, mais d'une créature céleste fusionnée en la grande lumière et sagesse de Dieu. » (I, 12, 55)

- 1 L'Église dit de Dieu que « sa providence, *considérant de toute éternité l'humilité de cette Vierge*, voulant réconcilier avec son Créateur la nature humaine assujettie à la mort par la chute du premier homme, en a fait la demeure de son Fils unique en la préparant par le Saint Esprit » (SIXTE IV, Constitution *Cum praeexcelsa*, 1477, Dz 1400). Que Dieu *considère (respiciens)* l'humilité de la Vierge, c'est-à-dire la connaisse dans sa science divine, ne nous enseigne pas qu'elle préexiste au premier moment de sa vie terrestre, mais qu'il connaît dans le présent de son mode divin de connaissance tous les êtres qu'il crée et soutient dans le temps.
- 2 Ces deux parenthèses sont dans le texte.

« Puisque Satan poussera éternellement ses cris, voilà qu'une voix de Femme chantera pour les couvrir. » « Quand ? » « En vérité sa voix est déjà descendue des cieux où elle chantait éternellement son alléluia. » (VI, 111, 219)

Une naissance au Ciel, une étincelle immaculée préexistante qui descend sur terre – et qui ne connaît pas les lois de la croissance humaine – une créature céleste : ce n'est pas seulement une conception dans le plan des idées, mais quelque chose qui ressemble à l'engendrement du Logos tel que le concevait Arius. Ici, c'est Marie qui est créée dans le temps – mais hors du temps humain –, première des créatures, jouant un rôle dans l'édification du cosmos et destinée à participer à sa rédemption par une incarnation. Il faut donc comprendre le titre d'« Éternelle Vierge » (I, 14, 62) non pas dans un sens seulement poétique et laudatif, ni comme l'indication de la virginité perpétuelle de Marie, ni comme l'évocation de son Assomption dans laquelle elle demeure vivante « après le temps », mais comme désignant une créature voulue et réalisée en son âme avant son existence terrestre, s'unissant par une sorte d'incarnation à une nature humaine<sup>1</sup>. Certaines formules audacieuses rappelleront le style de Saint Maximilien Kolbe. Le saint polonais, cependant, n'affirmait pas, la préexistence de Marie. Il ne fait pas de doute que cette doctrine se trouve dans l'Œuvre de Maria Valtorta et cette doctrine est nettement hérétique, portant tort, en croyant l'appuyer, à la logique même de l'Incarnation divine<sup>2</sup>.

- 1 La préexistence d'une âme humaine à son existence terrestre est condamnée (ici dans le contexte plus large du scénario d'une chute de l'âme coupable dans un corps) : « Si quelqu'un dit ou pense que les âmes des hommes préexistent (...) qu'il soit anathème » (édit de l'empereur Justinien publié au Concile de Constantinople, 543, Dz 403). La même chose est dite au sujet de l'âme humaine de Jésus : « Si quelqu'un dit ou tient que l'âme du Seigneur a d'abord existé et qu'elle a été unie au Dieu Verbe avant de s'incarner et de naître de la Vierge, qu'il soit anathème » (*Ibid*, 404). On ne trouve rien au sujet de l'âme de Marie, mais l'Église ne tient pas qu'elle ait eu une destinée particulière de ce point de vue-là.
- 2 Le Père Gabriele M. Roschini, dans son cours sur la mariologie de Maria Valtorta (1973) traduit et publié en français en 2009, ne cite pas les textes les plus problématiques là où il aborde ces questions (*La Vierge Marie dans l'oeuvre de Maria Valtorta*, 73-93). Ils vont sans doute à l'encontre du parti-pris qu'il exprime en préface : « Aucun autre écrit marial, pas même la somme de tous ceux que j'ai lus et étudiés, n'avait été en mesure de me donner sur Marie, chef-d'œuvre de Dieu, une idée aussi claire, aussi vive, aussi complète, aussi lumineuse et fascinante, à la fois simple et sublime. » (*Ibid*, 7) Malgré les titres universitaires de son auteur, cet ouvrage ne propose une étude sérieuse qu'en apparence et ne mérite pas la publicité qui lui est faite. De même, une récente bande dessinée s'inspirant de l'œuvre de Maria Valtorta, tout en illustrant abondamment les éléments anecdotiques, ne cite pas les passages plus abstraits ou les plus engageants du point de

## II. L'INCARNATION DE SATAN EN JUDAS

De nombreux épisodes de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé* concernent Judas. La dernière des sept raisons invoquées par « Jésus » à la dictée de l'œuvre est précisément de faire connaître la personnalité de Judas et les événements qui le concernent. C'est « la leçon que vous devez particulièrement retenir, car ce sera celle qui vous sera la plus utile dans votre ministère de maîtres spirituels et de directeurs d'âmes » (X, 38, 302)<sup>1</sup>. D'un point de vue littéraire, le personnage de Judas se prête aux inventions romanesques (on en connaît de nombreuses, des plus anciennes dans la doctrine des caïnites, aux plus récentes – *l'Évangile selon Pilate* d'Éric-Emmanuel Schmitt) où le personnage fantasmé de Judas sert à de nouveaux épisodes de l'histoire du Christ et les réinterprète radicalement. C'est le cas ici, mais présenté non comme un roman qui donne corps à une hypothèse, si invraisemblable soit-elle, mais comme une révélation divine sur la vérité des faits.

Relevons d'abord quelques traits psychologiques qui caractérisent le personnage. Judas ne cesse d'être représenté de manière caricaturale, élégant, fourbe, riant, ricanant, avec ironie, mépris (VIII, 27, 225-227) ou même plus explicitement avec « un sourire de serpent » (VIII, 40, 348), si bien que Jésus doit le reprendre: « Oh! ne ricane pas ainsi sataniquement, mon ami. » (VIII, 43, 374) Judas, souvent critique au milieu de l'unanimité du groupe des Apôtres, ressemble aux modernistes qui doutent des réalités de foi ou des pieuses traditions<sup>2</sup>. Malgré cela, « Jésus » entretient avec lui une relation passionnelle faite d'amour et d'angoisses<sup>3</sup>. C'est dans sa ville (Kériot) que « Jésus » aurait décidé d'inaugurer la prédication apostolique, donnant à Judas le rôle de premier prédicateur et organisateur de la mission. Judas est sujet à

vue doctrinal. La fidélité annoncée à l'œuvre originale est donc trompeuse. Cf. LUC BORZA – BRUNO MARTINEAU, *Ictus. La fille du temple (Tome I)*, Centro Editoriale Valtortiano, 2015.

- 1 « Jésus » s'explique aussi longuement en II, 47, 262: « Être bon avec Judas, savoir comprendre les esprits comme le sien et être pour eux médecins et prêtres, c'est difficile. Judas est votre enseignement vivant. » Et encore en VII, 162, 57: « Pourquoi je mets en lumière la figure de Judas? (...) Le drame du malheureux Judas peut vous donner tant d'enseignements pour vous sauver, et connaître la méthode de Dieu et ses miséricordes pour sauver et pardonner ceux qui descendent vers l'Abîme. »
- 2 « Mais l'Enfer existe-t-il réellement? demande l'Isariote (...). Moi je n'y crois pas, et je ne suis pas le seul. » (V, 46, 307) « On dit que c'est ici l'endroit où Adam habita et où Abel fut tué... » « Les habituelles légendes absurdes... » bougonne Judas. » (III, 72, 437)
- 3 Cf. GUILLAUME CHEVALLIER, « Aspects psychologiques des personnages de *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé* de Maria Valtorta », *Charitas en ligne*, printemps 2021.

de fréquents retournements, luttant en lui-même contre ses tendances peccamineuses, renonçant plusieurs fois à ses projets et abdiquant devant « Jésus » dans des épisodes toujours lourds d'émotions contradictoires. Qui est vraiment Judas ? Pourquoi agit-il de la sorte ? La doctrine évolue au fil de l'œuvre. Satan prophétise lui-même qu'il va posséder Judas par la voix d'un démoniaque (VI, 111, 215). C'est ce que la visionnaire semble remarquer, en intervenant elle-même, dans le texte lors d'un affrontement entre « Jésus » et Judas, qui vient d'être surpris à voler.

« Je ne suis pas compétente, mais je crois ne pas me tromper en disant que par la bouche de Judas, c'est Satan lui-même qui parlait, que c'est un moment de possession évidente de Satan dans l'apôtre perverti, déjà au seuil du crime, déjà damné par sa propre volonté. » (VIII, 28, 258)

Difficile d'éclaircir si l'on parle ici d'obéissance à une inspiration démoniaque ou de possession au sens strict. D'ailleurs, les diverses affirmations du « Christ » semblent préserver la liberté de Judas (il obéit volontairement à Satan) et exclure la possession : « Satan à qui tu t'es donné de multiples façons, Satan que tu as suivi dans toutes les tentations qu'il te présentait, t'a rendu imbécile. » (VIII, 28, 262) « Tu es entre deux forces qui t'attirent. Satan et moi. » (VIII, 28, 268)

Mais plus tard, « Jésus » est plus radical et très explicite. Il ne s'agit plus de tentation invaincue, mais d'une possession succédant aux multiples défaites de l'Apôtre :

« Il s'est approché de toi, en te tentant, en t'essayant, et tu l'as accueilli. Il n'y a pas de possession s'il n'y a pas au début une adhésion à quelque tentation satanique. » (VIII, 36, 321)

« Jésus » l'avait déjà exprimé clairement plus tôt, avec un néologisme intéressant du reste, lors de l'une des agonies qui ponctuent, d'après Maria Valtorta, les trois années de son ministère public :

« Et maintenant, non content d'avoir en lui les ferments répugnants et les blasphèmes du mensonge, la contre-charité, la soif de sang, le désir cupide de l'argent, l'orgueil et la luxure, il *s'insatanise*, homme qui pouvait devenir ange, pour être l'homme qui devient démon. (...) Mais Père, Oh ! mon Père ! Je l'aime... je l'aime encore. » (IV, 5, 34)

Enfin, même l'idée d'une possession est écartée pour laisser place au concept d'incarnation du diable, mise en parallèle avec celle du Verbe.

Lazare - « C'est Judas de Keriot!

Jésus - « Non. C'est Satan. Dieu a pris chair en moi : Jésus. Satan a pris chair en lui : Judas de Keriot (...). J'ai dit que la possession c'est la contagion de Satan qui inocule ses sucs dans l'être et le dénature. J'ai dit que c'est le mariage d'un esprit avec Satan et avec l'animalité. Mais la possession est encore peu de chose par rapport à l'incarnation. (...) C'est seulement en Jésus Christ qu'est Dieu tel qu'il est au Ciel, car je suis le Dieu fait chair. Il n'y a qu'une incarnation divine. De même aussi dans un seul sera Satan, Lucifer, comme il est dans son royaume, car c'est seulement dans l'assassin du Fils de Dieu que Satan s'est incarné. Lui, pendant que je te parle, est devant le Sanhédrin. Il s'occupe de mon meurtre et s'y emploie, mais ce n'est pas lui, c'est Satan. » (IX, 6, 25)<sup>1</sup>

« Si Satan ne s'était pas incarné, l'éternel singe de Dieu, en une chair mortelle, ce possédé n'aurait pas pu se soustraire à mon pouvoir de Jésus. J'ai dit : « possédé ». Non. Il est beaucoup plus : il est anéanti en Satan. » (IX, 20, 184)

Reproduisons enfin, pour clore ce paragraphe, la réponse de « Jésus » à une question des Apôtres au sujet de Judas, qui laisse songeur.

« Mais pourquoi ne l'as-tu pas vaincu ? Tu ne le pouvais pas ? »

« Je le pouvais. Mais pour empêcher Satan de s'incarner pour me tuer, j'aurais dû exterminer la race humaine avant la Rédemption. Qu'aurais-je racheté alors ? » (IX, 6, 184)

Le scandale du mal, de la trahison de l'innocent, de son meurtre, est résolu par un dualisme manichéen, qui baigne toute la pensée de Maria Valtorta<sup>2</sup>. Pour l'illustrer de manière narrative, elle emprunte la voie de

1 Ce texte, pourtant décisif et novateur, hautement problématique, n'est pas cité dans le portrait détaillé de l'index des personnages de Maria Valtorta. <http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm>

2 Parmi beaucoup d'autres exemples : « Il y a deux adversaires, moi et lui. (...) C'est le duel de l'Amour contre la Haine, de la Sagesse, contre l'Ignorance, de la Bonté contre le Mal sur vous et autour de vous. » (II, 61, 334)

la reconstitution psychologique des sentiments des personnages (Jésus et Judas), aboutissant à un résultat maladroit, avec des implications impossibles. On pourra d'ailleurs s'étonner que manquent dans l'Œuvre de Valtorta, qui cite souvent (en les augmentant) les passages de l'évangile, deux citations de l'évangéliste qui lui auraient été utiles : la première qui indique qu'au moment du dernier repas « le diable [avait] déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon l'Isariote, l'intention de le livrer » (Jn 13, 2) et la seconde qui rapporte que « quand Judas eut pris la bouchée, Satan entra en lui » (Jn 13, 27). Dans *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, là où l'épisode est rapporté, avec la même bouchée, aucune mention n'est faite de Satan<sup>1</sup>. Peut-être l'intervention de Satan arrive-t-elle trop tard dans les évangiles authentiques, privant l'auteur de la possibilité de raconter de multiples épisodes préparatoires ?

Face à ce Judas dont on ne sait plus trop bien qui il est, « Jésus » est tourmenté, pris de violentes passions d'amour et de rejet, secoué souvent de larmes. Au lecteur qui peut s'étonner de tant d'inconsistances, « Jésus » objecte un passage difficilement intelligible, tissé de confusions, émotionnelles pour le personnage, syntaxiques pour le texte, théologiques pour le sens.

Jésus dit : « A certains cela semblera inutile, humain, impossible ce que je mets en lumière. Ce sont ceux qui ont l'habitude de nier les phases humaines de la vie de Jésus, et font de moi une chose tellement en dehors de la vie humaine qui n'est uniquement qu'une chose divine. Où donc alors la Très Sainte Humanité, où le Sacrifice de la Seconde Personne en revêtant une chair ? Oh ! Combien vraiment j'étais l'homme parmi les hommes. J'étais l'homme et pour cela je souffrais de voir le traître et les ingrats. Pour cela je jouissais de l'amour de qui m'aimait ou se convertissait à moi. C'est pour cela que je frémissais et pleurais devant le cadavre spirituel de Judas. J'ai frêmi et pleuré devant un ami mort, mais je savais que je l'aurais rappelé à la vie et je jouissais de le voir déjà par son esprit dans les Limbes... Ici... ici j'avais en face de moi le Démon. Et je ne dis rien de plus. » (II, 48, 263)

Avant de poursuivre précisément sur l'humanité et la divinité chez le personnage « Jésus » et les expressions de la foi en son incarnation, concluons : la déclaration de l'incarnation de Satan en Judas, mise en

1 On pourra se reporter au texte lui-même pour constater les multiples curiosités de la version valtortienne des faits (IX, 19, 175-176).

parallèle strict avec l'incarnation du Fils de Dieu, est irrecevable. D'autres, comme les évangiles, ou un génie comme Caravage, ont cherché à scruter cette trahison, mais toujours avec la sobriété que commandait le mystère.

### III. L'INCARNATION DU VERBE DIVIN

Le projet de Maria Valtorta est de renforcer et de nourrir la foi dans la divinité du Christ. Ainsi, elle met sur les lèvres de son personnage « Jésus » des affirmations constantes de sa propre existence dans la double nature divine et humaine. L'expression « Homme-Dieu », souvent employée, et qui paraît dans le titre original de l'Œuvre, sans être à rejeter, doit être prise avec précaution. Non-biblique, il ne faudrait pas la comprendre à la manière d'un mythe païen d'hommes nés pour moitié de semence divine, ou d'hommes divinisés dans le cours de leur vie. Les autres expressions de la foi en l'Incarnation produites dans *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé* n'apportent pas les précisions et les nuances attendues, comme on va le voir. Par exemple, l'expression « Fils de l'Homme », que Jésus utilise de manière privilégiée dans les Évangiles synoptiques pour se désigner lui-même (plus de 80 fois) n'a pas chez le « Jésus » de Valtorta le sens – paradoxal – dont l'avait chargé la tradition biblique et para-biblique d'être céleste (cf. Dn 7,13). Au contraire, sa signification n'est rien de plus que celle « d'être humain ». Ainsi « Jésus » dit-il dans une prière au Père :

« C'est moi, n'est-ce pas le Fils de l'homme? Oui. Mais je ne suis pas le seul à l'être. L'Humanité, l'Ève prolifique a engendré ses fils, et si je suis l'Abel, l'Innocent, Caïn ne manque pas dans la descendance de l'Humanité. » (IV, 5, 34).

Dans la plupart des cas, l'expression suppose au moins sur les lèvres de « Jésus » une idée de perfection, signifiant: le Fils de l'homme par excellence. Mais cette perfection, qui a pour but la rédemption des hommes, est exprimée ailleurs avec une curieuse formule: « Je suis le Sauveur. En tant que Dieu, je dois être plus parfait que l'homme. » (VIII, 32, 290) « Jésus », comme d'autres personnages du reste, connaît une véritable difficulté à s'exprimer simplement à son propre sujet<sup>1</sup>. L'usage du

1 Même le Père, qui déclare confusément: « En ce paradis ne peut entrer ce qui est souillé, car en ce lieu, Moi-Nous, Dieu Un et Trine, nous avons notre trône. » (II, 93, 543)

vocabulaire psychologique moderne, avec l’envahissement du « moi », favorise des affirmations chargées ou confuses. « Jésus dit: “Vois, petit Jean, que ton Jésus et sa Mère, ont souffert profondément dans leur moi moral”. » (IX, 3, 12) Jésus affirme ailleurs que s’il avait accepté d’être proclamé roi par ses compatriotes, il aurait dénaturé non seulement sa mission, mais aussi son « moi »: « Je me détruirais moi-même, le vrai moi-même. » (VII, 173,122) Annonçant sa passion, « Jésus » déclare obscurément: « Je vous sauverai, après m’être formé moi-même par la volonté de Dieu, je vous sauverai, en faisant sortir mon véritable moi-même du tabernacle de mon corps pour consommer le grand sacrifice d’un Dieu qui s’immole pour le salut de l’homme. » (VII, 182,180) Cela se complique lorsqu’il s’agit pour Jésus d’expliquer les nuances qu’implique sa double nature. Ce que la théologie appelle communication des idiomes, et qui permet, en vertu de l’Incarnation, d’attribuer certaines actions à la nature humaine et d’autres à la nature divine de Jésus, est fréquemment illustré, mais le plus souvent dans des formules fortement dualistes. Par exemple:

« Je trouvais ici, parmi vous, assez pour consoler l’homme de toutes ses amertumes d’homme. À Nazareth, c’était le Dieu qui se consolait auprès de l’Unique délice de Dieu. Ici, c’était l’homme. » (IX, 6, 29).

La double nature de « Jésus » ne se laisse pas représenter dans l’unité de la personne, mais dans une sorte de division. Les quatre citations suivantes se trouvent sur les lèvres de « Jésus »:

« Je vous bénis tous au nom du Dieu Un et Trin et au nom du Verbe qui s’est incarné afin d’être le salut pour les hommes de bonne volonté » (VIII, 41, 357)

(au Père:) « Fais que l’Homme te satisfasse comme Rédempteur, comme la Parole t’a été obéissante... » (IX, 21, 201)

(à Judas:) « Tu ne veux pas m’obéir à Moi, je ne dis pas à moi-Homme, mais même pas à moi-Dieu, tu as obéi à Satan. » (VIII, 28, 260)<sup>1</sup>

1 Notons ici que le « moi-Homme » n’est pas loin de pouvoir se traduire « moi humain », distinct d’un « moi divin »: l’unité de la personne de Jésus, Verbe fait chair, est en question. Il n’y a probablement pas d’hérésie formelle mais une maladresse d’expression dont les conséquences sont néanmoins graves. Voir tout de même ce qu’en dit la Congrégation

(à Jacques d'Alphée: ) « Si le Jésus-Homme pleure avec toi, le Jésus-Verbe jubile pour toi. » (II, 60, 327)<sup>1</sup>

« Jésus » recourt le plus souvent à l'image du vêtement pour évoquer les relations de son humanité avec sa divinité; les personnages aussi confessent leur foi par le recours à la même image.

« Oh! Marthe! Il me semble que tu ne sais plus qui je suis! De l'homme, tu le sais, je n'ai que le vêtement. Le cœur est divin et ses palpitations sont divines. » (II, 102, 606)<sup>2</sup>

« Voilà ce que fut la chair pour nous [Jésus et sa mère]. Moins lourde et moins sensible qu'un vêtement de lin, une substance légère mise entre le monde et la splendeur du moi surhumain<sup>3</sup>, un moyen pour faire ce que Dieu voulait. Rien d'autre. » (IX, 26, 251)

(À Marie de Magdala:) « Qui suis-je? » « Celui qui est. C'est cela que tu es. L'autre chose, la personne humaine, c'est le vêtement, le vêtement nécessaire

pour la doctrine de la foi sous Saint Paul VI: [Est clairement opposée à cette foi dans le Fils de Dieu fait homme] « l'affirmation selon laquelle l'humanité du Christ existerait non pas comme assumée dans la personne éternelle du Fils de Dieu, mais en elle-même comme personne humaine » (Déclaration *Mysterium Fidei Dei*, 1972, Dz 4520).

- 1 L'Église s'exprime ainsi à ce sujet: « Si quelqu'un répartit entre deux personnes les paroles contenues dans les évangiles et les écrits des apôtres, qu'elles aient été prononcées par les saints sur le Christ ou par lui sur lui-même, et lui attribue les unes comme à un homme considéré séparément à part du Verbe issu de Dieu, et les autres au seul Verbe issu du Dieu Père parce qu'elles conviennent à Dieu, qu'il soit anathème. » (*Anathèmes de Cyrille d'Alexandrie*, Concile d'Ephèse (431), Dz 225) « Le Christ ne se fractionne ni ne se divise en deux personnes. » (Concile de Chalcédoine, 451, Dz 302) « Lorsque nous confessons deux natures ainsi que deux volontés naturelles et deux opérations naturelles dans notre unique Seigneur Jésus Christ, nous ne disons ni qu'elles sont contraires ou qu'elles s'opposent l'une à l'autre..., ni qu'elles sont comme séparées en deux personnes ou hypostases. » (AGATHON, Pape, *Consideranti mihi*, 680, Dz 544) Voir encore la même idée exposée plus techniquement au III<sup>ème</sup> Concile de Constantinople l'année suivante (Dz 556).
- 2 Au sujet du Sacré-Cœur de Jésus, l'Église précise au contraire: « Les fidèles (...) l'adorent en tant qu'il est le cœur de Jésus, c'est-à-dire le cœur de la personne du Verbe auquel il est inséparablement uni. » (Pie VI, Constitution *Auctorem fidei*, 1794, Dz 2663)
- 3 Comment comprendre ici l'expression « moi surhumain »? Si elle est équivalente à « moi divin », elle est acceptable pour Jésus si l'on veut. Cependant, puisqu'elle s'applique dans le contexte de la phrase également à Marie, on peine finalement à comprendre de quel « moi surhumain », commun à lui et à elle, il s'agit alors: un « moi » humain surélevé par la grâce? Mais alors il est fautif de parler de cette manière d'un « moi » pour Jésus, qui n'a qu'un « moi » divin, étant une personne divine, unie à une nature humaine complète.

mis sur ta splendeur et sur ta sainteté pour venir parmi nous et nous sauver. » (VIII, 44, 381)

Le vêtement, image qu'emploie parfois la tradition, présente le risque de suggérer une extranéité de l'humanité par rapport à la divinité; mais ici la formule négative « je n'ai *que* le vêtement » minore si bien la nature humaine dans la réalité de l'union hypostatique qu'elle relève du docétisme gnostique qui nie la pleine réalité de l'Incarnation<sup>1</sup>. En regard, citons les mots pesés du Catéchisme de l'Église Catholique et du II<sup>ème</sup> Concile du Vatican, qui contempnent la profondeur de la divinité dans le réalisme de l'humanité assumée par le Verbe.

Parce que dans l'union mystérieuse de l'Incarnation « la nature humaine a été assumée, non absorbée » (GS 22, § 2), l'Église a été amenée au cours des siècles à confesser la pleine réalité de l'âme humaine, avec ses opérations d'intelligence et de volonté, et du corps humain du Christ. Mais parallèlement, elle a eu à rappeler à chaque fois que la nature humaine du Christ appartient en propre à la personne divine du Fils de Dieu qui l'a assumée. Tout ce qu'il est et ce qu'il fait en elle relève « d'Un de la Trinité ». Le Fils de Dieu communique donc à son humanité son propre mode d'exister personnel dans la Trinité. Ainsi, dans son âme comme dans son corps, le Christ exprime humainement les mœurs divines de la Trinité (cf. Jn 14, 9-10): « Le Fils de Dieu a travaillé avec des mains d'homme, il a pensé avec une intelligence d'homme, il a agi avec une volonté d'homme, il a aimé avec un cœur d'homme. Né de la Vierge Marie, il est vraiment devenu l'un de nous, en tout semblable à nous, hormis le péché » (GS 22, § 2)<sup>2</sup>.

- 1 L'expression défie le donné de la foi qui confesse « un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus Christ, le même parfait en divinité, et le même parfait en humanité, le même vraiment Dieu et vraiment homme, (composé) d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel au Père selon la divinité et le même *consubstantiel à nous selon l'humanité*, en tout semblable à nous sauf le péché, avant les siècles engendré du Père selon la divinité, et aux derniers jours le même (engendré) pour nous et notre salut de la Vierge Marie, Mère de Dieu selon l'humanité, un seul et même Christ, Fils, Seigneur, l'unique engendré, reconnu en deux natures, sans confusion, sans changement, *sans division et sans séparation* » (*Profession de foi du Concile de Chalcédoine*, 451, Dz 301-302). « Nous ne pouvions, en effet, l'emporter sur l'auteur du péché et de la mort, si celui que ni le péché n'a pu contaminer ni la mort retenir, n'avait *assumé* notre nature et ne l'avait faite sienne (...) C'est donc *dans la nature intacte d'un homme vrai que le vrai Dieu est né, complet dans ce qui lui est propre, complet dans ce qui nous est propre.* » (SAINT LÉON LE GRAND, *Tome à Flavien*, Dz 291 et 293)
- 2 CEC 470.

Paradoxalement, le « Jésus » de Valtorta qui s'exprime en docète s'oppose magistralement ailleurs au docétisme<sup>1</sup>. Mais il peut aussi, comme on le verra, enseigner sur la chasteté tout en manquant lui-même. Ces textes fautifs du point de vue de l'expression de la foi montrent que la probabilité que le Seigneur ait dicté lui-même ces formules est nulle. Si Maria Valtorta avait reconnu avoir composé elle-même son « évangile », on aurait pu malheureusement encore lui reprocher des formulations impropres ou inacceptables, même pour un effet de style littéraire, dès lors que dans ce domaine, le langage théologique a suffisamment été précisé.

Le passage suivant mérite notre attention. « Jésus » y raconte à ses disciples ce qui s'est passé après les tentations au désert<sup>2</sup> et y assortit des réflexions sur son être et sa mission.

« L'homme<sup>3</sup> avait remporté la triple victoire. L'homme savait ce que voulait dire être homme et il avait vaincu. Il était épuisé. La lutte avait été plus épuisante que le jeûne prolongé... Mais l'esprit dominait... Je crois que les Cieux ont tressailli à mon affirmation complète de créature douée de raison. Je crois que, de ce moment est venu en moi le pouvoir du miracle. J'avais été Dieu. J'étais devenu l'homme. Maintenant, triomphant de l'animal conjoint à la nature humaine, voilà que j'étais l'Homme-Dieu. Je le suis. Et comme Dieu, je puis tout. Et comme homme j'ai l'expérience de tout. Agissez, vous aussi, comme moi, si vous voulez faire ce que je fais. Faites-le en souvenir de moi. » (II, 44, 243)

- 1 À Judas qui montre son incompréhension de l'Incarnation et argue que le Verbe « pouvait se dégrader moins » qu'en prenant un vrai corps par la naissance d'une femme, « Jésus » répond par une réfutation en règle du docétisme, dont il annonce prophétiquement la venue (III, 69, 416-417). Ici les formules, quoique compliquées, sont dans l'ensemble correctement amenées, même celle qui utilise l'image du vêtement : « L'Amour peut avoir rejoint ce qui ne peut être rejoint dans sa Perfection en se revêtant de chair pour sauver la chair ». Mais, comme souvent, ce passage correct vient explicitement répondre après coup aux objections faites à un passage douteux, comme si Valtorta, après avoir entendu une critique de son texte, mettait sur les lèvres du Christ le correctif qui éteindra les soupçons du lecteur. (Ici, au sujet des extases au cours desquels Marie donne naissance à son Fils, dont nous rapportons un extrait plus bas. Ainsi explique-t-il : « Si l'heure de ma naissance ne fut qu'extase, c'est parce qu'elle est la nouvelle Eve qui ne porte pas le poids de la faute ni l'héritage du châtement. »)
- 2 À noter que d'après Maria Valtorta, il n'y a pas eu trois, mais quatre tentations du Christ à ce moment-là, la première étant celle de « la faim de la possession de la femme » (II, 5, 29), à laquelle Jésus n'oppose aucune parole. Il s'en explique ensuite en II, 6.
- 3 « Jésus » parle de lui-même. Il faut comprendre ici « Jésus » en tant qu'homme.

Il faut reconnaître qu'on trouve difficilement une seule affirmation correcte dans ce paragraphe. On y entend, en même temps qu'une curieuse anthropologie (« *L'animal conjoint à la nature humaine* »), une profonde dualité entre l'humanité et la divinité en « Jésus », ainsi que la double suggestion du devenir de Dieu en son Incarnation et d'un devenir de sa divinisation au cours de son existence terrestre<sup>1</sup>.

Si l'on se penche maintenant sur les passages qui narrent le moment de l'Incarnation ou de la Nativité, on découvre, à côté de récits qui reprennent de nombreux éléments des Évangiles et des traditions apocryphes, le récit fait par Marie aux Apôtres et à son Fils de la longue extase au cours de laquelle « Jésus » est né.

« Et ensuite, le silence et le sommeil qui vinrent envelopper le Juste [Joseph]... pour qu'il ne vît pas ce qui était pour moi le baiser quotidien de Dieu... Et pour moi, après l'intermède des nécessités humaines, voici les flots démesurés de l'extase arrivant de la mer paradisiaque et qui me soulevaient de nouveau sur des crêtes lumineuses toujours plus hautes, me portant en haut, en haut, avec eux, dans un océan de lumière, de lumière, de joie, de paix, d'amour jusqu'à ce que je me trouve perdue dans la mer de Dieu, du sein de Dieu... Une voix de la terre, encore: « Tu dors, Marie? » Oh! si lointaine!... Un écho, un souvenir de la terre!... Et si faible que l'âme n'en est pas touchée, et je ne sais quelle réponse j'y fais pendant que je monte, que je monte encore dans cet abîme de feu, de béatitude infinie, d'avant-goût de Dieu... jusqu'à lui, jusqu'à lui... Oh! mais est-ce toi qui es né ou est-ce moi qui suis née de la fulguration Trinitaire, cette nuit-là? Est-ce moi qui t'ai donné toi, ou toi qui m'as aspirée pour me donner? Je ne sais pas... » (III, 69, 411)

Après un moment de redescente, l'enfant est là sans que « Marie » ait mentionné le concret de sa venue au monde, éclipsée par cette expérience mystique. On ne peut que s'étonner que celle qui est le témoin le plus qualifié de la réalité simple et humaine de la naissance du Verbe fait chair ne retienne de sa naissance qu'un événement éthéré, désincarné. Immédiatement après ce récit de « Marie » auquel il a assisté, et paradoxalement en empruntant une perspective contraire, « Jésus »

<sup>1</sup> On peut citer dans le Magistère de l'Église la condamnation des expressions: « homme déifié » et « Dieu humanisé » (*Lettre synodale aux évêques d'Espagne*, 794, Dz 613).

explique la décision « intra-trinitaire » qui a présidé à son incarnation en termes qui « humanisent » totalement la divinité :

« Un jour, au ciel, dans la divine Trinité il vint une pensée: « il est temps que le Verbe aille sur la terre », et avec une palpitation d'amour le Verbe vint sur la terre. Il se sépara donc du Père et de l'Esprit Saint. Il vint travailler sur la terre. Au ciel, les deux qui étaient restés, contemplèrent les œuvres du Verbe restant plus unis que jamais pour répandre la Pensée et l'Amour pour aider la Parole qui œuvrait sur la terre. » (III, 69, 415)

L'anthropomorphisme n'est ici pas seulement au niveau du style, mais de la pensée. L'idée que le Verbe s'est « séparé » des autres personnes divines au moment de l'incarnation n'est pas une exception, elle est mentionnée à plusieurs reprises dans l'Œuvre<sup>1</sup>; celle du Père et de l'Esprit « plus unis que jamais » est non seulement une psychologisation des relations trinitaires, mais la négation même de l'immuable unité des Trois et de leur agir toujours commun<sup>2</sup>. Ce n'est pas le langage de la foi. L'Église quant à elle parle ainsi de ce mystère :

« Inséparables dans ce qu'elles sont, les personnes divines sont aussi inséparables dans ce qu'elles font. Mais dans l'unique opération divine chacune manifeste ce qui lui est propre dans la Trinité, surtout dans les missions divines de l'Incarnation du Fils et du don du Saint-Esprit » (CEC 267).

- 1 Non seulement il y a séparation, mais elle est douloureuse, et l'homme en est coupable: « J'ai pardonné sur la paille de mon berceau à l'Humanité qui m'avait arraché au Ciel. » (VI, 94, 109). Il faut toutefois signaler que plusieurs expressions sont plus justes, notamment celles qui sont directement reprises de la tradition, par exemple lors de la prédication de « Jacques d'Alphée »: « Il a permis que sa Divinité, une et trine, s'incarne dans la Seconde Personne et qu'elle vienne sur la terre tout en restant unie à celles qui habitent le ciel. » (IV, 12, 74) On pourra ici toutefois reprocher l'invasivité de l'usage précoce et maladroit du langage de Tertullien, de Saint Athanase ou des Pères cappadociens. L'Église affirme clairement: « Jamais la nature humaine qu'il a prise ne l'a éloigné du Père » (*Profession de foi du Concile de Frioul*, 796, Dz 619).
- 2 Voir les affirmations de la foi: « Il ne faut pas concevoir ces trois personnes comme séparables, puisque nous croyons qu'aucune n'a jamais existé, n'a jamais accompli quelque oeuvre ni avant l'autre ni après l'autre ni sans l'autre. Elles sont inséparables en effet aussi bien en ce qu'elles sont qu'en ce qu'elles font (...) De même que nous voyons la splendeur ne faire qu'un avec la lumière, inséparablement, de même nous confessons que le Fils ne peut être séparé du Père » (*Profession de foi du II<sup>ème</sup> Concile de Tolède*, 675, Dz 531). « Les "œuvres de la Trinité sont indivises, comme l'est l'essence de la Trinité elle-même" (SAINT AUGUSTIN, *De Trinitate* I 4,7 et 5,8) parce que de même que les Personnes divines "sont inséparables, de même elles oeuvrent de manière inséparable" (*Ibid* I, 7). » (LÉON XIII, Encyclique *Divinum illud munus*, 1897, DZ 3326)

On demeure par conséquent plus que dubitatif lorsque, après tant de déclarations de nature trithéistes, « Jésus » énonce à la fin de l'Œuvre avoir voulu y défendre « la doctrine de Paul et de Jean, celle qui a été définie par les conciles de Nicée, d'Éphèse, de Chalcédoine et par d'autres plus récents » (X, 38, 296)<sup>1</sup>.

Cet éloignement ou séparation du Verbe d'avec le Père se traduit en termes existentiels dramatiques dans la prière de « Jésus » au Père pour Judas. Le mystère de la déréliction auquel les récits de l'agonie et le cri « Eli, Eli, lamma sabachtani » nous introduisent avec une sainte crainte dans les synoptiques est ici transposé en termes d'éloignement volontaire du Père par rapport à son Fils, avec une décision autoritaire de le priver de la science surnaturelle qui lui est propre en tant que Verbe incarné :

« Père, pourquoi t'éloignes-tu ? Tu t'éloignes déjà de ton Verbe qui prie ? Père, c'est l'heure, je le sais. Que soit faite ta volonté bénie ! Mais laisse à ton Fils, à ton Christ, en qui par un impénétrable décret diminue à cette heure la vision assurée de l'avenir – et je ne te dis pas que de ta part c'est cruauté, mais pitié pour moi – laisse en moi l'espoir de le sauver encore. (...) Ah ! je délire ! C'est l'Homme qui veut avoir cet espoir ! Le Dieu qui est dans l'Homme, le Dieu fait Homme, ne peut se faire d'illusions ! » (VIII, 43, 377)

Les expressions de la prière de « Jésus » montrent l'impossibilité qu'a Valtorta de penser ni l'unité du Verbe et du Père, ni l'union hypostatique. À vouloir traduire en termes psychologiques la science divine et humaine du Christ, et toujours en termes d'opposition, on tombe dans l'absurde.

« Père, je le sens. Tu deviens plus sévère avec ton Fils à mesure que j'approche du terme de cette expiation que je fais mienne en faveur du genre humain. De plus en plus s'éloigne de moi ta douceur, et apparaît sévère ton visage à mon esprit, qui se trouve toujours plus repoussé dans les profondeurs, là où l'humanité, frappée par ton châtement, gémit depuis des millénaires. (...) »

1 Notons avec intérêt que cette phrase est une citation non déclarée du décret du Saint Office *Lamentabili* (1907) qui condamne la proposition selon laquelle « la doctrine concernant le Christ que livrent Paul, Jean et les Conciles de Nicée, d'Éphèse et de Chalcédoine n'est pas celle que Jésus a enseignée, mais celle que la conscience chrétienne a de Jésus » (Dz 3431). Cet indice tend à montrer que Maria Valtorta, préoccupée par le modernisme, avait sous les yeux le texte du décret ; ou bien que Jésus lui-même connaît par cœur les décrets du Saint-Office.

Mais, Père! Oh! mon Père! Je l'aime... je l'aime encore. C'est un homme... C'est un de ceux pour lesquels je t'ai quitté... Au nom de mon humiliation, sauve-le... permets-moi de le racheter, Seigneur Très-Haut! Cette pénitence est plus pour lui que pour les autres! Oh! je sais l'inconséquence de ce que je demande, moi qui sais tout ce qu'il est!... Mais, mon Père, pour un instant, ne vois pas en moi ton Verbe. Contemple seulement mon humanité de juste... et permets que moi, pour un instant, je puisse être seulement « l'homme » grâce à toi, l'homme qui ne connaît pas l'avenir, qui peut s'illusionner... l'homme qui, ne sachant pas l'inéluctable destin, peut prier avec une espérance absolue pour t'arracher le miracle. Un miracle! Un miracle pour Jésus de Nazareth, pour Jésus de Marie de Nazareth, notre éternelle aimée! Un miracle qui viole ce qui est marqué et l'annule! Le salut de Judas! Il a vécu à mes côtés. Il a bu mes paroles, il a partagé la nourriture avec moi, il a dormi sur ma poitrine... Pas lui, que ce ne soit pas lui mon satan!... (...) Multiplie, mon Père, mes tortures, mais donne-moi l'âme de Judas... Je mets cette prière sur l'autel de ma Personne victime... Père, accueille-la!... – Le Ciel est fermé et muet!... C'est donc cela l'horreur que j'aurai avec moi jusqu'à la mort? Le Ciel est muet et fermé!... Ce sera donc cela le silence et la prison dans laquelle expirera mon esprit? Le Ciel est fermé et muet!... Ce sera donc cela la suprême torture du martyr? » (V, 5, 34-35)

Citons encore cet extrait qui, s'il était formalisé théologiquement, donnerait une étrange définition de la charité:

« Tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait car je n'étais qu'un avec la Charité. Même à l'heure où le Dieu-Charité s'éloignait de moi, j'ai su être charité, car dans mes trente-trois années, j'avais vécu de charité. On ne peut arriver à une perfection telle que celle qui demande de pardonner et de supporter celui qui nous offense si on n'a pas l'habitude de la charité. Moi, je l'avais et j'ai pu pardonner et supporter ce chef-d'œuvre d'offenseur que fut Judas. » (IX, 20, 189)

Ce n'est donc pas ici, si l'on suit le texte, la vertu du Verbe qui pardonne, mais, comme une roue entraînée par son propre mouvement dans le vide, l'habitude humaine du Christ, délaissé par le Dieu-charité, mais capable encore, capable pourtant, de pardonner<sup>1</sup>.

1 En regard, lisons dans la Constitution *Inter innumeras sollicitudines* du Pape Vigile à l'empereur Justinien (553): « Si quelqu'un, à propos du passage de l'Apôtre dans l'épître aux Hébreux [5,7s] où il est dit que le Christ a connu par expérience ce qu'était obéir, et présenté, dans un grand cri et des larmes, des prières et des supplications à celui

Tout cela suggère l'expérience d'une certaine cruauté du Père. À plusieurs reprises, le Père, que Jésus appelle parfois « Jehovah » – appellation fautive<sup>1</sup> – ou « le Dieu du Sinaï » – appellation absente de l'Évangile, apparaît en effet dur ou mauvais comme le dieu que Marcion s'était représenté à partir d'un Ancien Testament opposé au Nouveau.

Jésus dit: « Moi, représentant de Dieu, j'explique tout et en fais l'application à l'éternel et au surnaturel. Jehovah vous a frappés. (...) Il vous envoie Qui vous guérit et vous sauve, moi, qui vous parle. » (II, 22, 106)

Jésus foudroie [Doras] d'un nouveau regard et d'une brève réplique: « Je te remets au Dieu du Sinaï. » (II, 76, 428)

« Jésus » se distingue du Père justicier et vengeur, sans s'opposer personnellement à lui. L'épisode suivant est doublement choquant, en illustrant cette opposition des rôles des personnes divines tout en mettant en scène une survenue du Père en « Jésus »<sup>2</sup> qui provoque la mort de son adversaire<sup>3</sup>. « Jésus », confronté à un certain Doras qui le menace, lui ordonne de quitter la maison où il prêche. Doras est furieux.

qui pouvait le sauver de la mort, attribue ce passage au Christ comme dépouillé de sa divinité, devenu parfait par les efforts de la vertu, de sorte qu'il semble introduire ainsi deux Christs ou deux Fils (...) qu'il soit anathème » (Dz 420).

- 1 Dans les évangiles, le tétragramme vocalisé n'apparaît jamais; au contraire, l'usage de périphrases pour éviter même de dire « Dieu » est déjà attesté, qui parlent de « Royaume des cieux » par exemple. À l'époque des évangiles, le tétragramme n'est jamais prononcé, sauf par le grand prêtre au moment de l'expiation. Maria Valtorta met sur la bouche de « Jésus » cependant une autre exception, curieuse, et dont on se demande sur quelle base quelqu'un peut prétendre être dans l'une ou l'autre catégorie autorisée à prononcer le Nom. « Jésus » interroge un enfant: « Comment s'appelle-t-il? » « Adonaï. Mais les saints peuvent dire son Nom. » « Et aussi les enfants sages. Dis-le, si tu le sais. » (III, 55,315) L'usage du Nom, d'après Valtorta, ne se limite pas au cercle des saints disciples de Jésus, puisque même des hommes de la rue, se moquant des Apôtres après la résurrection, les fustigent ainsi: « Le Galiléen a été foudroyé par Jehovah, et vous avec Lui! » (X, 17, 118) Enfin, Maria Valtorta rapporte plusieurs manières de prononcer ce Nom imprononcé... « "Jaavé" (ce petit le prononce ainsi: un G très doux qui devient presque un J, et avec un a très long.) » (III, 55,315) Judas vient de jurer « sur Jehovah ». « Il semble dire un j, une (sic) h, un v très traîné, je dirais terminé en aspiration. Je le reconstituerais ainsi: Jeocvèh. En somme sa prononciation est étrange » (VII, 232, 541) « Allons avec vénération louer Geové. » (Jésus prononce ainsi, avec le "g" qui devient long: un Sgiéveec très chantant, avec les derniers "e" très ouverts comme si c'était "a" alors que celui qui suit le "g" est très fermé.) » (III, 58,334).
- 2 Le fait est impossible: « Je suis dans le Père et le Père est en moi », dit Jésus (Jn 14,10).
- 3 L'épisode n'est pas sans rappeler celui de l'*Évangile de Thomas* (ch IV), gnostique, où Jésus fait mourir un enfant qui l'a bousculé.

« Sors de ma maison. »

« Je sors. Mais bientôt nous ferons les comptes, n'en doute pas. »

« Bientôt? tout de suite. Le Dieu du Sinaï, je te l'ai dit, t'attend » (...)

« Ah! Ah! maléd... » Il s'embrouille, murmure et tombe.

« Il est mort! crie le serviteur. Le maître est mort! Béni sois-tu, Messie, notre vengeur! »

« Non, pas Moi, Dieu, le Seigneur éternel. (...) »

« Mais il est mort par ta volonté? » demande Pierre.

« Non, mais le Père est entré en moi... C'est un mystère que tu ne peux comprendre. Sache seulement qu'il n'est pas permis de s'attaquer à Dieu. Lui se venge par lui-même. »

« Mais ne pourrais-tu pas alors dire au Père de faire mourir tous ceux qui te haïssent? »

« Tais-toi! Tu ne sais pas de quel esprit tu es! Je suis la Miséricorde et non la Vengeance. » (II, 93, 548)

Le Christ de Maria Valtorta est étrangement Dieu tout autant qu'étrangement homme. Au moment de l'agonie à Gethsémani et sur la croix, moment le plus délicat pour la théologie, le scandale de la déréliction du Messie prend des accents scabreux.

« Mon Père, n'écoute pas ma voix si elle te demande ce qui est au contraire à ta volonté. Ne te souviens pas que je suis ton Fils, mais seulement ton serviteur. (...) La volonté du Père! Elle! Elle seule! (...) Je n'ai plus de Mère. Je n'ai plus de vie. Je n'ai plus de divinité. Je n'ai plus de mission. » (IX, 21, 204-205)

« Dans sa faiblesse, il murmure le nom que d'abord il a seulement dit du fond du cœur: Maman! Maman! » (IX, 29, 290)

« Et puis un cri puissant, impensable en ce corps épuisé, se dégage, déchire l'air, le « grand cri » dont parlent les Évangiles et qui est la première partie du mot « Maman »... Et plus rien... » (IX, 29, 296).

L'omniprésence de la Mère de Jésus à ses côtés se prolonge jusque dans le dernier souffle du Crucifié. Par comparaison, l'enseignement traditionnel sur les sept paroles du Christ en croix met en évidence la place de Marie près du Rédempteur, mais nous le montre surtout face à son Père céleste (1<sup>re</sup> et 7<sup>e</sup> parole), s'unissant à tous ceux qui éprouvent subjectivement dans la souffrance l'abandon de Dieu (4<sup>e</sup> parole). Il nous faudra aborder dans un autre travail le problème de la relation de Jésus à sa mère.

### CONCLUSION

« Avec cette œuvre, on n'a rien ajouté à la révélation », affirme « Jésus » dans la conclusion de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé* (X, 38, 304). Les deux premiers exemples que nous avons analysés montrent à l'évidence le contraire : la création antécédente de l'âme de Marie, séparément de son corps, et l'enseignement sur l'incarnation de Satan en Judas sont de réelles nouveautés, qui découlent d'une vision très manichéenne de l'univers spirituel. Le troisième exemple, celui des affirmations doctrinales explicites ou suggérées sur l'Incarnation du Verbe témoigne, plus que de maladroites d'expression, d'une perception de l'union de Dieu et de l'homme très confuse. Loin de l'équilibre des formulations théologiques conquis de haute lutte pour préserver l'intégralité du donné révélé, les expressions mises sur les lèvres des personnages, ou plus grave, de Jésus lui-même, dès lors qu'elles ne sont pas recopiées par Maria Valtorta dans les Évangiles ou dans la Tradition, mais forgées par elle, sont souvent fausses. Les deux mystères de la consubstantialité du Verbe au Père (et de leur commun vouloir, de leur commune opération) et de l'union de la nature divine et de la nature humaine dans le Christ, avec leur coopération, sont loin d'être compris et exprimés selon la foi de l'Église dans l'œuvre de Maria Valtorta.

On objectera peut-être que c'est être pointilleux. Le travail de longue haleine de la juste formulation du mystère de la foi, porté par des saints comme Léon le Grand ou des confesseurs de la foi comme Maxime le

Confesseur, payé du prix de la vie de nombreux martyrs, est certainement un point délicat, mais tellement central que l'Église cherche encore à y introduire chaque génération de catéchumènes et d'enfants avec précision de termes et nuances. La consubstantialité des personnes divines, par exemple, va précisément être réaffirmée dans la nouvelle traduction française du Credo que tous les fidèles récitent le dimanche par la réintégration du terme technique « consubstantiel », substitué au plus ambigu « de même nature » de la récente traduction liturgique<sup>1</sup>. Dans la catéchèse, la prédication, l'enseignement familial, le témoignage auprès de personnes athées ou d'autres religions, les chrétiens expérimentent l'importance d'un langage précis qui exprime la foi formée par l'Écriture et les Apôtres; a fortiori est-on en droit de l'attendre d'une œuvre qui prétend enseigner les enseignants. Et que dire d'une œuvre qui prétend être inspirée d'en haut? Au contraire de l'Église qui apporte un soin infini à l'expression de la foi, le « Jésus » de Valtorta déclare: « En vérité je vous dis qu'il serait beaucoup plus utile pour vous de mettre au feu *tant de science inutile* poussièreuse et malsaine pour faire place à mes livres. » (X, 38, 298)

On tient pour miraculeuse la science spirituelle et doctrinale de Maria Valtorta. À cela on objectera qu'elle n'invente que peu de choses: elle recopie et déforme des formulations de la foi, des livres spirituels, où elle trouve sa matière première, qu'elle réinterprète à sa façon<sup>2</sup>. Là où elle innove, en fonction de la trame dramatique qu'elle surajoute à l'Évangile, elle propose des formules inacceptables. Les partisans de Maria Valtorta estiment heureux que son œuvre ait été rédigée sans rature et qu'elle n'ait pas reconnu la moindre imperfection de ses thèses. Nous sommes familiers de cet argument, mais pour le Coran: c'est celui de l'apologétique musulmane sur l'origine divine du Livre donné par Mahomet. On est très loin du concept catholique d'inspiration des Écritures et de ce qu'il implique de coopération avec l'intelligence humaine.

- 1 On trouvera l'exposé du contexte historique du débat autour de la traduction du *consubstantialem Patri* par « de même nature que le Père » dans FLORIAN MICHEL, *Traduire la liturgie, Essai d'histoire*, 2013, 53-85.
- 2 Deux exemples avoués: « J'ai lu à ce sujet, quand je lisais... c'est-à-dire il y a des années, que la croix fut formée en haut du Golgotha et que le long du chemin les condamnés portaient seulement les deux poteaux sur leurs épaules. C'est possible, mais moi, je vois une vraie croix bien formée, solide (...). » (IX, 28, 266) « Ici aussi, à l'époque où je lisais, j'ai lu que le Calvaire n'avait que quelques mètres de hauteur. Possible. Ce n'est certainement pas une montagne. Mais c'est une colline, et certainement pas plus basse qu'est par rapport à Lungarni le mont aux Croix (...). » (IX, 28, 269).

Un saint Augustin qui, après des années d'effort théologique, rédige ses *Rétractations*, nous donne un témoignage grandiose de rigueur scientifique et d'humilité en corrigeant ce qu'il estimait, dans ses formules et ses images, malhabile, approximatif ou faux. La théologie est science sacrée non seulement par son objet, la divinité, mais aussi parce qu'elle est la voie royale par laquelle l'esprit humain peut connaître par la foi celui qui le crée, qui l'appelle, et peut se donner à lui dans l'amour sans crainte d'erreur ou d'illusion. Il n'est pas indifférent par conséquent qu'on fonde sa vie spirituelle et son adoration sur une source ou une autre: « adorer en esprit et en vérité » réclame une ascèse personnelle de l'intelligence et du cœur, et l'Église, par la voix de ses pasteurs, est en devoir de protéger ceux qui veulent s'avancer sur les chemins de la sainteté. Elle est donc fondée à évaluer la valeur théologique des écrits qui prétendent prolonger ou éclairer la révélation qui sauve. Étant donné le peu de cas que certains font des mises en garde ecclésiales plusieurs fois répétées, on peut se demander s'il ne serait pas souhaitable que l'Église se prononce de nouveau au sujet des propositions de Maria Valtorta ou qu'à tout le moins elle encourage les fidèles à considérer avec plus de confiance le discernement déjà opéré et toujours valable.

*Guillaume Chevallier: prêtre de la communauté Saint-Martin, professeur d'exégèse à l'École supérieure de philosophie et de théologie d'Évron.*